

DOSSIER DE PRESSE

## À CORPS PERDUS #2

*Un commissariat de marc donnadieu*

9 janvier - 7 mars 2015

avec : FRANCE BIZOT, CLAIRE DANTZER, ALAIN DECLERCQ  
LÉO DORFNER, SLAVA MOGUTIN & BRIAN KENNY (SUPERM)  
NØNE FUTBOL CLUB, FAHAMU PECOU, WALTER PFEIFFER, MICHAEL ROY  
LUC SCHUHMACHER, JEANNE SUSPLUGAS, TIMOTHÉE TALARD, TOM DE PÉKIN



La galerie Gourvennec Ogor est heureuse de présenter l'exposition À Corps Perdus #2

**L'exposition ouvrira le jeudi 8 janvier de 18 à 21 heures en présence du commissaire de l'exposition, et sera visible jusqu'au 7 mars 2015.**

À la suite de l'exposition "à corps perdu #1" qui s'est tenue à Paris, galerie Backslash, en novembre-décembre 2013, "à corps perdu #2", qui se tiendra à Marseille, galerie Gourvennec-Ogor, du 8 janvier au 7 mars 2015, s'attache cette fois-ci aux images, aux comportements et aux modes de vie liés à la masculinité contemporaine : romances mélancoliques, récits introspectifs, images-souvenirs, autofictions, jeux de rôles réinventés, travestissements ludiques, objets de désir ou de défense, pilules du plaisir ou de l'addiction traversent ainsi un espace d'exposition considéré comme un territoire festif, idyllique et hédoniste.

avec le soutien de :

**PARISart**

# FRANCE BIZOT

courtesy Backslash Gallery, Paris

France Bizot, née en 1959, présentera des œuvres issues d'une récente série de dessins sur le thème des réseaux sociaux, notamment Facebook, et du statut de l'image. Les différents formats confrontent le spectateur à cette société 2.0 aujourd'hui inscrite dans l'inconscient collectif et qui peut se révéler à la fois d'une richesse intense et d'une certaine forme d'aliénation.

Facebook vient d'entrer en bourse et compte aujourd'hui plus de 900 millions de membres. Quatre milliards d'objets sont échangés chaque jour. Ces chiffres font de ce réseau social un mode de communication extrêmement influent que tout le monde connaît et reconnaît par le biais d'une signalétique et de codes bien définis.

France Bizot s'attache ainsi aux relations que chaque membre se crée à travers ce réseau. Son travail questionne la valeur de ces "amitiés" et les conséquences induites sur chacun d'entre nous, au-delà de la notion de virtualité. Comme elle l'explique, "mon travail artistique a été de conduire ailleurs ce voyage virtuel. Déporter hors du cadre de l'écran rien de plus que ce qui est dans l'écran en me réappropriant la signalétique et les codes. Rendre à chaque "lien" (link) sa charge émotive. Rappeler que si le voyage est virtuel, les émotions qu'il provoque sont réelles.»

L'artiste s'intéresse également à la notion de temps virtuel qui rejoint souvent la notion d'urgence fortement présente dans notre société actuelle. Le temps du dessin est inversement proportionnel à ce temps virtuel, et les œuvres de France Bizot créent un lien troublant entre ces deux antipodes. Les dessins présentés sont chacun issus de la propre page Facebook de l'artiste et témoignent d'une histoire, d'une rencontre, d'une amitié nouvelle ou retrouvée.

France Bizot est diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. Après une grande carrière de directrice artistique dans la publicité, elle décide en 2002 de ne se consacrer qu'à sa démarche plastique. Fortement influencée par les réseaux sociaux, notamment par le biais de sa carrière précédente, elle commence son travail autour de Facebook en mars 2011.



**GTA 4**, 2013

Crayon de couleur sur papier, 73 x 115 cm / 76 x 118 cm encadré



**GTA 5**, 2013

Crayon de couleur sur papier, 73 x 115 cm / 76 x 118 cm encadré



**Marilyn Manson**, 2012

Crayon sur papier, 50 x 40 cm / 55 x 45 cm encadré

# CLAIRE DANTZER

Diplômée en 2006 de l'Ecole Supérieure d'Arts de Toulon, avec au départ une pratique essentiellement vidéo, Claire Dantzer développe ensuite une pratique pluridisciplinaire alliant installations, sculptures et dessins au travers desquels elle engage un rapport de formes où s'opère un glissement, une dérive, une altercation.

Les dialogues qu'elle instaure entre les signes, les images et les matériaux viennent interroger le corps dans ses acceptions à la fois charnel, intime et social, et dans l'impact physique et psychologique de la matière sur celui-ci.

Pour l'exposition *À Corps perdus #2*, Claire Dantzer présentera une toute nouvelle pièce.

Dans le prolongement des premières pièces d'os moulés en sucre coulé coloré, ce nouveau «Cadavre exquis» prendra la forme d'un fragment d'ossuaire. Il s'agira de plusieurs os et crânes humains moulés en isomalt (sucre de synthèse), colorés en noir et agencés sur une plaque de miroir au sol (environ 150x150 cm), et qui reprennent le dessin d'une sépulture antique pour s'intégrer dans un dispositif sculptural.

Les os seront disposés tels enlisés les uns aux autres, les coulures de sucre encore visibles jouant de leurs aspérités. L'isomalt demeurant une matière évolutive, le noir blanchira au fil du temps pour rejoindre la texture du marbre.

Une représentation de vanité où l'os devient finalement la chair pour rejoindre la pierre.

Claire Dantzer est née en 1983. Elle vit et travaille à Marseille



**Cadavre exquis** 2010  
Isomalt, colorants, dimensions variables



**Cadavre exquis** 2010  
Isomalt, colorants, dimensions variables

# ALAIN DECLERCQ

courtesy galerie Loevenbruck, Paris

À travers ses installations, ses photographies, ses dessins et ses films, Alain Declercq explore les différentes structures du pouvoir et les oppressions qu'elles engendrent – schizophrénie sécuritaire, surveillance, manipulations médiatiques. Sa technique de l'inversion transforme Declercq en chasseur d'indices, provocateur de dysfonctionnements, renverseur de situations ou empêchement de tourner en rond.

Pour aboutir à ses fins, il n'hésite pas à s'investir, sans gilet pare-balles, en s'exposant en permanence par la filature, l'infiltration, l'enquête ou la manipulation. Declercq a réussi à transposer le genre du roman d'espionnage dans le champ des arts plastiques – puisque c'est bien de l'art de l'espionnage dont il est question ici.

L'œil critique que Declercq pose sur notre monde contrarie notre quotidien et agace nos certitudes. Entre réel danger et contre-pied absurde, l'apparente paranoïa de l'artiste fait sourire, inquiète ou fait grincer des dents.

Alain Declercq est né en 1969. Il vit et travaille à Paris.



**Fight Club**, 2003  
3 sculptures en verre (bouteille et verre soufflé)

# LÉO DORFNER

courtesy Galerie ALB, Paris

« L'œuvre de Leo Dorfner contient l'ardeur, l'insolence, le rythme et la poésie du rock qui à travers les références autobiographiques, les emprunts historiques et actuels, dressent le portrait d'une génération qui oscille entre la recherche de paradis perdus et la fureur de vivre. Elle ouvre une infinité de portes sur un univers quotidien d'où il puise ses références, ses figures, ses mots et ses sons. On y trouve des paquets de Gitanes, des peaux tatouées, du texte, du rock, des femmes ; un microcosme, le sien, qu'il restitue par la photographie, qu'il transpose sur le papier, au pinceau ou au crayon, et qu'il grave sur des objets.

Juxtaposition des sms reçus ou envoyés, citations, slogans, conseils de précaution, insultes et symboles (pintes de bière, tête-de-mort, clés, ampoules, cœurs, avions et pénis constituent un alphabet), les registres s'entremêlent : du sacré au profane, du personnel au collectif, du passé au présent, du trash au maniérisme. Iconoclaste et transgressif, il fait exploser les hiérarchies traditionnelles en instillant des référents issus de son inimitié et des subcultures. Ainsi une madone tatouée fume une cigarette, une sainte en sous-vêtements porte une hachette, une Piéta est colonisée de signes et d'aphorismes. Les sources iconographiques sont d'origines multiples puisque l'artiste peut aussi bien peindre le portrait d'un proche, recouvrir une gravure ancienne achetée sur Internet, arracher une page d'un magazine de mode ou encore photographier ce qui l'entoure. Le banal et le grandiose dialoguent ensemble. La représentation de la figure humaine joue un rôle crucial. Les corps, dans leurs réalités, sont restitués avec une attention particulière aux détails. L'environnement et les vêtements sont secondaires, ils posent un contexte, le véritable sujet reste la peau.» Julie Crenn



*L'odeur du pho et le bruit des pétards*, 2014  
Aquarelle sur papier, 86 x 66 cm



*La peur, comme une flaque d'ombre, glisse ne se tortillant au milieu des décombres*, 2013  
aquarelle sur papier, 35 x 50 cm



*La nuit fut calme et belle et nous l'avions crue éternelle. Mai sans un adieu à l'innocence, le jour se lève dans la violence. J'ai peur, je vis dans la peur*, 2014  
Aquarelle sur papier  
86 x 66 cm

# SLAVA MOGUTIN & BRIAN KENNY (aka SUPERM)

Courtesy Please Do Not Enter, Los Angeles

SUPERM est un collectif d'artistes multimédias créé en 2004 composé de... deux personnes : Slava Mogutin et Brian Kenny aux parcours bien différents !

Slava Mogutin est né en URSS, en 1974, à Kemerovo, en Sibérie. Il a déménagé à Moscou à l'âge de 14 ans et a commencé à travailler rapidement comme journaliste pour les premiers journaux russes et les stations de radio indépendants. À l'âge de 21 ans, il est expulsé de Russie pour ses écrits queers. Il a obtenu l'asile politique aux États-Unis avec le soutien d'Amnesty International et du PEN American Center. Il revendique le titre de dernier dissident politique de l'ex-Union soviétique !

Kenny, lui, est né en 1982 sur la base militaire américaine d'Heidelberg, en Allemagne, où son père était militaire. Il a grandi dans différentes villes des États-Unis suivant les affectations de celui-ci. Il est issu d'une famille catholique pratiquante. Adolescent, il a été un gymnaste de haut niveau. Après l'école secondaire, il est entré au Oberlin Conservatory pour poursuivre des études de musique et de chant. Mais, finalement, il quitte l'école pour produire sa propre musique, qui combine des éléments de hip hop et des bruits ambiants. En 2004, Brian Kenny s'installe à New York où il commence à collaborer avec Slava Mogutin. Il s'exprime depuis à travers dessins, graffitis, textes, sons et vidéos.

À eux deux, ils couvrent tout le spectre de l'expression artistique et sont de véritables décathloniens de l'art contemporain. Ils ont déjà montré leur travail dans de nombreuses galeries et musées à travers le monde, en particulier à New York, Los Angeles, Londres, Berlin, Stockholm, Oslo, Bergen, Moscou et León... Leurs vidéos ont été présentées dans plusieurs festivals gays et lesbiens à Turin, Berlin, Paris, et dans des festivals de courts métrages...



**Trophy Dog**, 2011  
61 x 51 cm, C-print



**Spore Holes**, 2011  
61 x 51 cm, C-print



**Explain Yourself**, 2011  
61 x 51 cm, C-print



**The Path of Most Resistance**,  
2011, 61 x 51 cm, C-print



**Crocodile Tears**, 2011  
61 x 51 cm, C-print

# SLAVA MOGUTIN & BRIAN KENNY (aka SUPERM)

Courtesy Please Do Not Enter, Los Angeles

Les installations de SUPERM combinent photographies, vidéos, sons, textes, dessins, peintures, sculptures, collages, pochoirs, peintures murales et performances. Kenny et Mogutin utilisent tous les moyens disponibles et des matières d'origine les plus diverses, allant de meubles récupérés à des ustensiles de fétichisme et de bondage, en passant par des cheveux et des fluides corporels.

En utilisant eux-mêmes et leurs amis comme modèles, acteurs et collaborateurs, SUPERM crée une sorte de "factory"; on ne peut que penser à Warhol. Multidisciplinaires, SUPERM réussit à diffuser leurs images bien au-delà du milieu habituel de l'art.

La liste toujours plus grande de leurs collaborateurs comprend: Gio Peter Black, Bruce LaBruce, Christophe Chemin, Marcelo Krasilcic, Dominic Johnson, Desi Santiago, Tom Dura, Billy Miller, Jason Farrer, Christophe Hamaide-Pierson, Dmitry Rozin, Joakim Andreasson, Josh Lee et Marko Brozic.

Il faut préciser que parfois SUPREM signe leurs œuvres d'un autre nom lorsqu'ils collaborent avec d'autres artistes, par exemple Sputnik 3 lorsqu'il collabore avec le musicien guatémaltèque Peter Black Gio.

Kenny, Mogutin et leurs amis se revendiquent comme transgressifs, politiques et uniques. Ils veulent que le travail de SUPERM soit une réponse à un monde cynique où règnent la guerre, la propagande, le lavage de cerveau par les médias, la censure par les géants de l'industrie. Ils dénoncent, non sans paranoïa, la diminution des libertés individuelles, un monde où les natifs des pays extérieurs à l'Union européenne et des États-Unis sont traités comme des citoyens de deuxième classe, et considèrent que les artistes non-conformistes sont assimilés comme des criminels...

Avant SUPERM, Mogutin a déjà eu une longue vie artistique. Il nous parle de sa pratique de la photographie : *«Je n'ai pas un studio de photographie. Je ne sais rien au sujet du matériel professionnel ou de l'éclairage. Je préfère travailler dans le milieu naturel, en utilisant le point-and-shoot ou un appareil jetable et toujours avec la lumière ambiante. Après avoir travaillé avec des artistes comme Terry Richardson et Bruce LaBruce, je me suis rendu compte que vous n'avez pas besoin d'un coûteux appareil photo ou d'un studio professionnel pour prendre une belle photo originale. J'ai l'habitude de ne pas créer les scènes que je photographie. Tous mes travaux sont totalement personnels et spontanés. J'aime "archiver" ma propre vie et celle d'autres personnes qui sont mes amis ou mes amants. J'aime les laisser jouer et fixer tout ce qui les transforme. Mon appareil photo est juste un élément du jeu, mais ce n'est pas la partie principale. J'aime aussi photographier les gens dans les pays vulnérables, dans des situations intimes, comme celle d'un homme reniflant l'aisselle d'un autre gars...»* Son travail relève du reportage que viendrait polluer et enrichir l'auto-fiction. On ressent sur le plan émotionnel une frustration de ces jeunes hommes pris dans des périodes transitoires de leur vie. Son travail, bien que complètement original, le rapproche de photographes contemporains, qui sont souvent ses amis, tels que Wolfgang Tillmans, Pablo Leon de la Barra, Marcelo Krasilcic, Ryan McGinley, Michael Meads... Et bien sûr, nous ne pouvons que mentionner Nan Goldin, Jack Pierson et Mark Morrisroe, et Larry Clark.

Est paru en 2011 "Lost Boys" (ISBN 1-57687-330-7, 39.95 \$ ), première monographie consacrée au travail photographique de Mogutin. Elle se compose d'une collection de ses portraits et de ses paysages pris au cours des dix dernières années, depuis qu'il a été expulsé de Russie pour «hooliganisme».

# SLAVA MOGUTIN & BRIAN KENNY (aka SUPERM)

Courtesy Please Do Not Enter, Los Angeles

Ses œuvres transcendent les conventions de la photographie de nu masculin. Elles affrontent le spectateur/voyeur, avec un style brut et une nouvelle sensibilité. C'est un croisement entre la pornographie et la photo de mode. Ces images se réclament de la culture pop et font penser aux premières photos de Larry Clark de son clan de marginaux. «Lost Boys» est un voyage poétique, cosmopolite et parfois sexy dans les différentes obsessions et fétiches de la "culture" de la jeunesse urbaine. L'album se présente comme une nomenclature des différentes tribus d'adolescents qu'a engendré la sous-culture urbaine. On y retrouve plusieurs archétypes, tel que les punks, skinheads, skateurs, hooligans, jeunes prostitués des rues, rasta, garçons de Crimée, lutteurs russes, cadets et militaires...

Ces portraits intimes et incandescents sont surtout une réflexion sur leur véritable identité. Cette question est au cœur de cette série, formidable auscultation sensuelle de ces garçons qui endossent un rôle avec souvent le sentiment de ne pas savoir qui ils sont vraiment. *«Je crois que Lost Boys est un bon titre pour cette série, car j'ai photographié tous ces enfants de par le monde, qui sont effectivement perdus, d'une façon ou d'une autre, prisonniers dans le petit univers de leurs sous-cultures... Je ne veux pas être limité par les stéréotypes gays. Mais on ne peut pas être un homme complet sans explorer les différentes parties de sa nature, et en particulier sa sexualité. Surtout si on est un artiste... Il y a de plus en plus chez les jeunes, un sentiment d'aliénation qui est évident dans nos sociétés post-apocalyptiques dans son ensemble, et dans la sous-culture gay urbaine en particulier...»*, affirme Mogutin.

Sans être trop évident le photographe fait des allusions directes en forme d'hommage dans ses images comme dans ses écrits à un certain nombre de héros culturels du passé qui appartiennent à la tradition des "renégats" tel que Sade, Rimbaud, Genet ou Bataille... il y a aussi beaucoup de fascination pour les clandestins et de nombreux clin d'oeil à d'autres traditions et mouvements artistiques des générations précédentes.

Si Mogutin est avant tout un photographe - (il ne faudrait tout de même pas oublier sa peinture à la pâte épaisse et aux sujets encore plus provoquants que ceux de ses photographies) - le moyen d'expression de prédilection de Brian Kenny est le dessin. Il est bon de rappeler qu'il est encore très jeune et qu'il ne s'est peut être pas encore complètement libéré de l'influence de Basquiat. Son travail s'apparente aussi à celui de Jonathan Meese et aussi aux dessins de Bjarne Melgaard. Dans sa démarche, il n'est pas loin de celles d'hier d'un Fromanger ou d'un Keith Haring. Extrêmement prolifique, il expérimente de nombreuses voies, même s'il me semble que ce sont ses œuvres sur papier les plus spontanées qui sont les plus remarquables.

L'émergence de SUPERM est symptomatique du retour en force de la politique dans l'art, voir des artistes ou des courants dont je vous ai déjà parlé comme Sot art, certains artistes chinois de la collection Sigg, Bansky... Conjointement, on voit aussi un regain d'intérêt pour des artistes engagés ultérieurement comme ceux de la figuration narrative. Il faut rappeler qu'un autre collectif de deux zignes fortement engagés, je veux parler de Gilbert et George, n'ont pas quitté l'avant scène de la création artistique depuis au moins trente ans.

source :

SUPERM, Slava Mogutin, Brian Kenny

Publié le 11 septembre 2011 par [lesdiagonalesdutemps.com](http://lesdiagonalesdutemps.com)



# NØNE FUTBOL CLUB

Fondé en 2009 à Paris, Nøne Futbol Club développe avec entrain une vaste entreprise de mise à sac des systèmes de pensée établis. Lauréats du salon de Montrouge 2013, les Nøne Futbol Club ont participé à l'exposition Cookbook, l'art et le processus culinaire, dont le commissariat général était assuré par Nicolas Bourriaud. Leur travail a également été présenté à la dernière Biennale de Lyon dans le cadre des Modules hors les murs du Palais de Tokyo. Les Églises, le centre d'art contemporain de la ville de Chelles, leur consacra une exposition personnelle en mars 2015.

Pour l'exposition À corps perdus #2, les Nøne Futbol Club présenteront une nouvelle œuvre monumentale dans l'espace de la galerie. Reprenant le concept qui les a particulièrement fait remarquer lors de la dernière Nuit Blanche à Paris (Octobre 2014) sur le pont de Tolbiac, avec «**Work n°017 : Blue Eyes - La ronde de nuit**», un immense lampadaire tronera en effet dans la galerie balayant l'espace de la lumière d'un girophare bleu.



**Work n°017 : Blue Eyes - La ronde de nuit**, 2014  
Police cars revolving lights, public lamp posts, pont de Tolbiac, Paris

# FAHAMU PECOU

courtesy Backslash Gallery, Paris

Les œuvres de l'artiste américain Fahamu Pecou qui seront présentée dans l'exposition déclinent la représentation de la masculinité noire dans notre société actuelle, et plus précisément la notion de négritude dont Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor sont devenus les symboles.

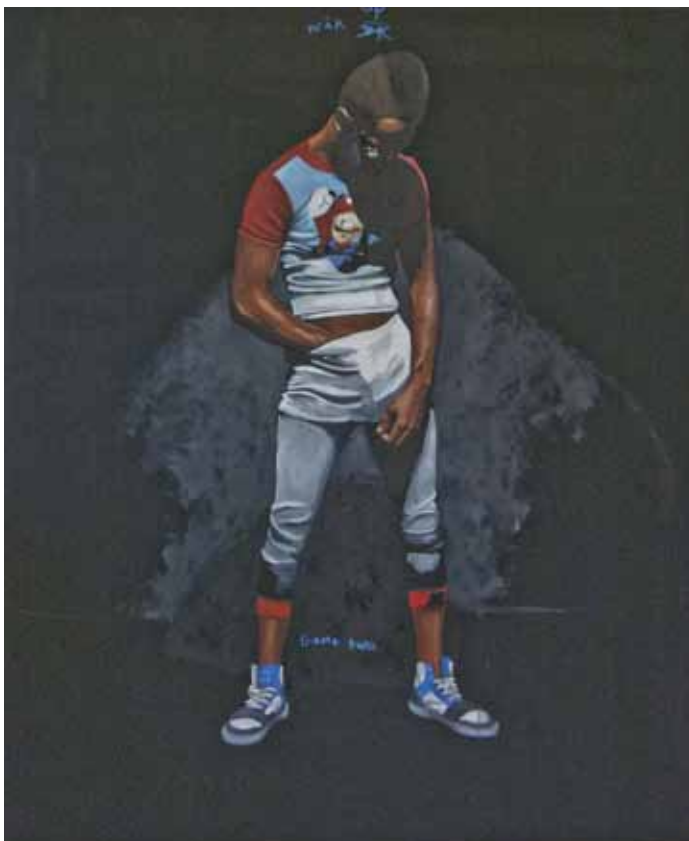
La société afro-américaine recense nombre d'anecdotes liées à l'emploi du champ lexical du mot «noir», notamment celle vécue par Gwyneth Paltrow lors du «West Watch the Throne Tour» de Jay-Z et Kanye West, les deux stars du hip-hop outre-atlantique. L'actrice avait posté sur son compte Twitter une photo des deux musiciens accompagnée du message «Niggas in Paris, for real». L'emploi du mot «nègre» avait déclenché des foudres sur le compte de la comédienne alors qu'elle reprenait le terme «niggas» employé par Jay-Z et Kanye West dans une chanson de l'album éponyme. Ce mot, régulièrement utilisé par la société afro-américaine, mais écrit par une personne de race blanche posait alors la question de la légitimité. De nombreux débats furent lancés. Un blanc pouvait-il utiliser le mot «nègre», malgré le lourd passé racial et esclavagiste ?

Né en 1975, le peintre américain Fahamu Pecou s'est approprié les couvertures de magazines célèbres, tels que George, Art Review ou Art Newspaper. Très fortement inspiré par les méthodes de marketing, notamment celles qui ont lancé les rappers américains, et plus particulièrement 50 cent, Fahamu Pecou a créé son propre lancement à travers la campagne de promotion intitulée «Fahamu Pecou is the Shit», totalement intégrée à son travail pictural.

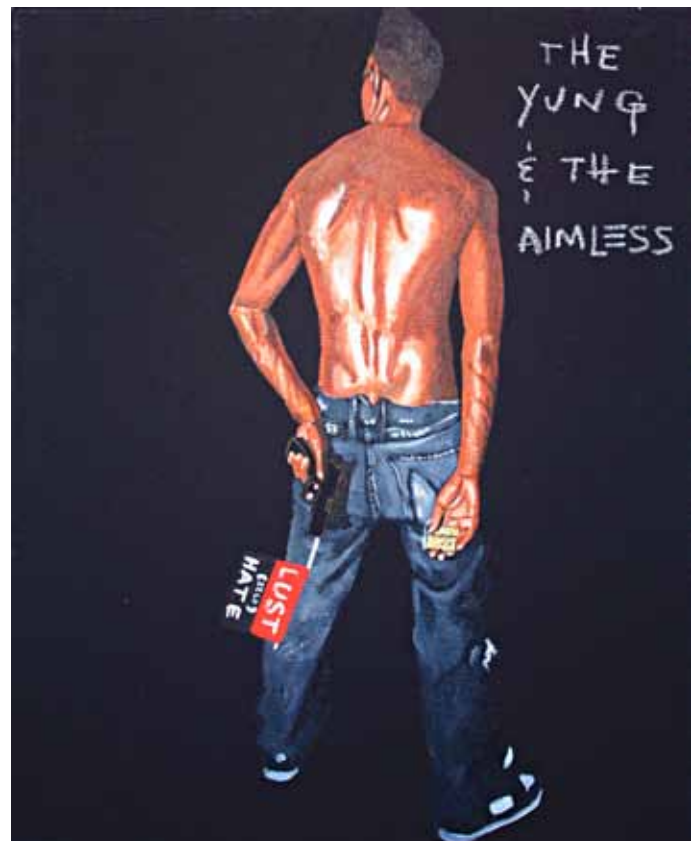
Attitudes provocantes, univers immédiatement identifiable, l'artiste brandit les outils de la culture hip-hop pour questionner l'identité noire dans l'Amérique d'aujourd'hui ou la médiatisation à outrance des individus.

Artiste multi-facettes très actif dans la sphère internet, Fahamu Pecou présente son travail à travers des vidéos, des conférences et des performances en public.

L'œuvre de Fahamu Pecou a été exposée dans de nombreuses institutions américaines, notamment au Austin Museum of Art (Texas) ou au Museum of Contemporary African Diasporan Arts (New York).



**Wake Up 2: Game Boi**, 2010  
Acrylique et pastel gras sur toile, 183 x 152 cm



**The Yung and the Aimless**, 2010  
Acrylique et pastel gras sur toile, 50 x 40 cm

# WALTER PFEIFFER

courtesy Galerie Sultana, Paris

Walter Pfeiffer (né en 1946, vit et travaille à Zurich) explore le territoire érotisé, festif et intime du quotidien depuis plus de trente ans, avec la volonté de traduire visuellement et de façon inédite les notions de beauté et de liberté. D'abord reconnu par l'underground, ce travail désormais culte, devenu emblématique de la culture gay, préfigure toute une iconographie qui aborde l'aspect performatif du travestissement, les notions de sexualité et d'identité.

Héritier de photographes comme Wilhelm von Gloeden ou Herbert List et du peintre Paul Cadmus, contemporain de Larry Clark, Nan Goldin ou Peter Hujar, il a construit une œuvre fondatrice pour la photographie contemporaine qui a profondément marqué les générations des Juergen Teller, Wolfgang Tillmans et Ryan McGinley.

Source : Les presses du réel

«Au début des années 70, après des études à l'Ecole des Beaux Arts de Zurich, Walter Pfeiffer exerce le métier de décorateur ainsi que celui de graphiste et d'illustrateur. La photo n'est alors pour lui qu'un moyen ludique de documenter l'ambiance particulière de son studio, sorte de factory warholienne où se mélange, avec toute la liberté d'esprit caractérisée par cette époque, une faune underground oscillant entre la mode, l'art et la délinquance. Assez discret dans les années 80 et 90, il ne cesse pourtant jamais de continuer sa propre quête d'une idée de la beauté qui oscille entre humour et glamour. Ses clichés qui documentent la jeunesse et les garçons, ses thèmes récurrents, sont développées dans des couleurs saturées et sophistiquées.»

Hugo Compain (Vogue Homme International)



**Untitled, 2013**

Tirage jet d'encre sur papier mat 180 grammes ; 45 x 30 cm, Éd de 5



**Untitled, 2012 (2013)**

Tirage jet d'encre sur papier mat 180 grammes ; 45 x 30 cm, Éd de 5



**Untitled, 2009 (2013)**

Tirage jet d'encre sur papier mat 180 grammes ; 120 x 80 cm, Éd de 5

# MICHAEL ROY

courtesy Galerie Alain Gutharc, Paris

Des pièces (dessins, affiches, vidéos ...) qui exploitent des images liées à la «culture de masse» en partant généralement d'icônes diffusées quotidiennement, servant la consommation d'objet/attitude/tendance. Ces images ont comme dénominateur commun cette fascination-attraction vers le corps de l'autre représenté, le désir ainsi évoqué, la sexualité sous-entendue.

Des installations composites faites de l'assemblage d'éléments autobiographiques pour une fiction calquée sur l'attitude de 'véritables' fans. Piquer les « illustrations » dans la masse visuelle de la société contemporaine afin qu'on questionne sa propre image et celle de l'autre à travers la représentation banalisée par les mass média du modèle « starifié ». Mise en place d'un procédé de reproduction en utilisant des moyens moindres (dessins, calques, photocopies, vidéo, posters...). Les éléments de départ sont le plus souvent liés à une expérience personnelle, pour jouer le jeu de l'identification à ces Nouveaux Héros, et construire une fascination/fiction. Montrer et démonter cette fiction, résultante d'une absorption des codes définissant notre culture du quotidien. Déjouer l'autorité des représentations surfaites de notre paysage « glacé ».

Le désir, comme prise de conscience d'une tendance vers un objet connu ou imaginé.

Partir d'éléments (mode, pornographie, publicité...) qui exposent les nouveaux objets du désir, dans toute sa superficialité. Ne pas chercher à idéaliser ces nouveaux modèles par une vaine appropriation, mais bien essayer de réinventer le rapport qui nous y lie, prenant en compte la définition la plus large du modèle, c'est-à-dire : conduite à tenir, règle à suivre, objet dont on reproduit la forme, type et spécimen qui servent d'exemples.

Ces installations, composées d'éléments divers (vidéos, dessins, peintures, objets, wall-painting ...), fonctionnent de cet assemblage. Récolter le maximum d'informations pour inventer de nouveaux profils d'admirateurs, pures fictions, adaptations personnelles. C'est vouloir imaginer et montrer que derrière les représentations froides et lisses qu'on nous propose, peut se cacher une mythologie étranges qui dépassent le pouvoir des images.

Michael Roy



**Sans titre**, 2013  
Cyanotype sur papier, 70 x 50 cm



**Sans titre**, 2013  
Cyanotype sur papier, 70 x 50 cm

# LUC SCHUHMACHER

courtesy Backslash Gallery, Paris

Les installations sonores de Luc Schuhmacher s'écoutent dans des lieux précis « supports » du temps, de l'identité de chaque œuvre. Elles prennent leurs places dans un escalier, à l'arrière de taxi... L'artiste commence son travail avec une histoire. L'idée s'en dégage avec un espace pour la recevoir. Les mots s'enchaînent au rythme des nuits d'insomnie. Les titres ont leur importance et résonnent intérieurement au son de la voix de l'artiste.

Artiste multiple, Luc Schuhmacher se crée parfois vidéaste, dessinateur, et accompagne sa voix de films, d'esquisses prises l'instant d'un doute, d'une incertitude.

«Parcours très chaotique. Mais, je crois que c'est une obsession qui a commencé assez jeune. Quand j'étais petit je voulais être un rat de bibliothèque ou faire l'école du Louvre, être conservateur. Lorsque il a été question de rentrer au lycée, j'ai choisi l'option arts plastiques. J'y allais surtout pour l'histoire de l'art, sauf qu'il y avait aussi de la pratique.

Au début, j'étais assez bloqué, et puis il y a eu ce moment où j'ai pris un plaisir fou. Après le lycée, j'ai fait une école prépa à Paris. Au bout d'un mois, je savais déjà que je voulais partir.

Je commençais à faire le tour des galeries, et c'était l'époque où Yvon Lambert a agrandi son espace. Je suis passé et je leur ai dit : « Je suis dans une école que je déteste et j'aimerais bosser avec vous ! », et en gros ils m'ont répondu : « Tu commences maintenant.»

J'y suis resté 7 mois et j'y ai beaucoup appris. Après cette année-là, un évènement perturbateur me rapatrie dans ma ville natale pendant un an. Puis, je rentre en fac d'arts plastiques à Paris 8.

J'ai commencé à faire des petites choses. J'avais un ami qui présentait les Beaux-Arts de Paris, il m'a demandé de le faire avec lui.

J'aimais beaucoup la fac, j'y ai fait des rencontres très intéressantes, des gens passionnés, mais j'ai été pris aux Beaux-arts... J'y ai rencontré deux chefs d'atelier, notamment Claude Closky. Le travail de Claude, j'ai pas honte de le dire, parfois je ne suis pas sûr de tout saisir. Parfois, l'art c'est aussi ça.»

Luc Schuhmacher



***Le temps qui nous reste est de plus en plus court***, 2005

Pièce sonore réalisée au dictaphone et transférée sur CD ; 3.38 min. Édition de 3 ex + 2 AP

# JEANNE SUSPLUGAS

GRAAL, ou la clarté trouble. Par Jackie-Ruth Meyer

«Voilà donc le bonheur ! Il remplit la capacité d'une petite cuiller !» Charles Baudelaire.

L'œuvre de Jeanne Susplugas, produite en partenariat avec le Musée/Centre d'art du Verre, à l'occasion de son exposition « All the world's a stage », au Centre d'art le LAIT en été 2014, est intitulée Graal. Il s'agit d'un lexomil géant, coupé en trois parties et présenté sur un socle recouvert d'une plaque d'aluminium.

La fabrication de la pièce en verre, longue de 60 cm, réalisée par GlassFabrik, est une prouesse technique. À la demande de l'artiste, l'intérieur du verre est opaque tandis que l'extérieur est translucide, ce qui se révèle visuellement puissant et complexe dans sa fabrication. La précision du résultat est ainsi à souligner doublement, pour son acuité artistique et pour sa transcription matérielle. Chaque élément de cette œuvre et de sa présentation est significatif, à la fois sur le plan sensible et métaphorique. La pièce dans son ensemble met en jeu des références historiques, la relation entre l'idée et la matière, les mœurs de notre temps et un questionnement renouvelé sur l'art et son pouvoir. Graal cristallise les intentions de l'artiste et son expression artistique singulière en une forme simple, immédiatement reconnaissable et ambiguë à la fois. Tous les éléments, matériel et immatériel, visuel et intellectuel, forment autant d'indices pour révéler et obscurcir le sens de la pièce. Elle peut être considérée comme une œuvre majeure dans sa production.

Jeanne Susplugas interroge la société dans laquelle elle vit. Son travail témoigne de l'époque dans laquelle il s'élabore ; elle choisit d'approcher les modes de vie et de comportements par les expériences intimes et subjectives des pratiques quotidiennes, symptômes d'une société et de ses dimensions économiques, politiques, culturelles et relationnelles. Elle « ausculte » en quelque sorte le corps individuel et social pour en rendre visible les situations de stress, de solitude, d'aliénation, de dépendance qui sont aujourd'hui des marqueurs de la vie ordinaire sous perfusion d'idéologie ultralibérale, en un moment de crise.



**Graal**, 2013 (cachet de Lexomil)

Trois éléments en cristal ; 12 x 50 x 15 cm l'ensemble environ, Dimensions du socle : 69,6 cm x 99,5 cm x 49,7 cm Éd de 3 ex + 2 AP

# JEANNE SUSPLUGAS

Le médicament, à la fois objet banal, panacée, produit de l'industrie pharmaceutique - dont les lobbies ne sont pas sans influence politique - et danger potentiel par sa puissance chimique, est un point focal dans son travail. Il lui permet d'interroger les rapports au corps, aux autres, et, par extension, les phénomènes d'addiction ou de modification physique et mentale, ainsi que leur répercussion sociale.

Le Saint Graal est la coupe, célèbre au Moyen Age, qui a recueilli le sang des plaies du Christ crucifié, après qu'il l'ait utilisée pour contenir le repas de la Cène. Après avoir accompli des miracles, selon l'une de ses nombreuses légendes, la coupe a été perdue et retrouvée en 1102, puis exposée pendant plusieurs siècles dans la cathédrale de Gènes. Il est dit qu'elle est taillée dans une seule émeraude, tombée du front de Lucifer. On la transporte à Paris où elle est examinée, à la période révolutionnaire, et il est rendu public qu'elle est faite de verre coloré ; toutefois son dessin publié ne la démystifie pas totalement en laissant croire à l'origine antique de sa forme. Par ailleurs le Cycle de Saint Graal est un ensemble de poèmes du Moyen Âge dont le sujet est la recherche du Saint Graal par le roi Arthur, thème central de nombreux récits, chansons et légendes. Le Graal désigne par extension la quête mystique du chevalier pour retrouver la voie perdue vers Dieu au prix d'un dévouement exclusif à cette cause et d'une purification de son âme. D'autre part, la lumière, que la coupe reçoit et diffuse, est ce qui définit le Christ et la voie chrétienne pour échapper aux ténèbres du monde.\*\*

Jeanne Susplugas a des liens étroits avec la littérature, elle collectionne des phrases d'auteurs, passe commande de textes à des écrivains, en tire des scénarios ou des bandes sons, qu'elle utilise ensuite de différentes façons dans ses pièces. Elle croit en la capacité des formes littéraires à restituer des approches subjectives, au plus proche du vécu et par la même de la restitution du réel.

Aussi le titre est d'évidence un élément à part entière de l'œuvre ; il fait référence à la littérature du Moyen Âge et à l'histoire chrétienne, qu'elle place sur le même plan légendaire, par une approche iconoclaste et distanciée, désacralisée, mise en lumière par la disparition de l'adjectif « saint » et de l'article défini « le ». Désignant une œuvre sous forme d'un médicament anxiolytique, employé pour stopper les crises d'angoisse et de panique ou pour atténuer l'agitation nerveuse, le titre est ironique et ambigu. Il distille d'emblée le doute au sujet de l'offre, par la superposition de la « noble quête » évoquée par le Graal à la réalité banale d'un comprimé, de ce fait valorisé à la manière publicitaire, qui promet le bonheur ou la quiétude par l'achat de tel ou tel produit désirable dans sa présentation et dérisoire dans son effet. Le titre témoigne également de la persistance de l'espoir de s'élever spirituellement ou d'acquérir une sérénité hors d'atteinte dans une société d'incertitudes croissantes, de déceptions et de pressions quotidiennes.

La marque Lexomil, le plus connu des anxiolytiques, est devenue un terme générique, entré dans le langage courant français par son omniprésence en tant que remède et par l'efficacité du marketing qui l'a inscrit dans la mémoire collective depuis les années 1970. Sédatif-hypnotique, il permet d'accéder au calme ou au sommeil par la chimie des molécules et de trouver ainsi un échappatoire artificiel aux contraintes sociales ressenties comme perturbantes, à l'incapacité d'adaptation, aux malaises intimes, aux problèmes psychiques ou à la prise de drogue dure, souvent ingérée pour stimuler les sensations dans un environnement dur et froid, sans alternative ni beauté. Ces drogues ou médicaments servent aussi à augmenter les capacités intellectuelles, relationnelles et physiques dans une société hautement concurrentielle. De fait, ils permettent de gérer les émotions négatives ou les états psychiques qui entravent la conformité exigée par l'ordre productif dominant. C'est un outil du contrôle social, tout en soulageant les personnes en proie à l'inquiétude, à la misère ou au mal être, par de brefs moments d'accalmie ou d'évasion mentale, au prix d'une dépendance physique et psychique. Dans un monde qui affirme en apparence la possibilité de l'indépendance et du libre arbitre, pour les plus fragiles ou les plus sensibles, c'est le prix à payer pour supporter la violence esthétique et économique, l'absence d'humanité d'une vie

# JEANNE SUSPLUGAS

sous le joug de la rentabilité, de la rationalité dogmatique et de la sécurité des biens matériels comme seules valeurs, omniprésentes à l'instar de dieux pervers et indétrônables.

L'œuvre réalisée en verre, capte et diffuse la lumière. La lumière est également utilisée pour soigner les troubles du sommeil et les états dépressifs. Elle inhibe la mélatonine (l'hormone du sommeil) et permet de stimuler l'activité. Comme moyen de torture, elle empêche le sommeil, épuise et suscite la confusion mentale.

Contrairement à Damien Hirst qui, dans ses « Medecine Cabinets », installations composées d'étagères présentant des emballages de médicaments colorés, dont le design familial et attractif, évoque l'aide, la guérison que l'art et la pharmacopée apporteraient face à la fatalité de la mort, ou encore rappelleraient la dimension utopique d'une société idéale, - où l'art pourrait rencontrer la même foi que celle donnée aux produits pharmaceutiques -, Jeanne Susplugas interroge la face trouble de la promesse de bonheur, de soin et de réalité. Elle ne présente pas le médicament en lui-même, ce qui est tout à fait admis parmi les formes artistiques possibles, depuis le ready made ; elle le transfigure, le surdimensionne et joue de l'éclat et de la préciosité du verre pour en livrer toute la puissance visuelle et sensible. Elle l'extrait de sa forme familière, tout en en retenant des caractéristiques et des aspects aussi laiteux que ceux d'un fantôme. Elle le montre prêt à l'emploi, prédécoupé, avec des traces de poudre dues à la cassure entre les parties. De ce fait, elle interroge la fascination, suscitée par l'apparition d'une œuvre éclatante de lumière dans sa matérialité même, comme la vue d'une relique après la longue déambulation des pèlerins dans l'obscurité ou de celle d'une éblouissante hallucination sous l'effet du manque.

Marcel Duchamp ajoute en deux coups de pinceau deux couleurs vives sur des lithographies ternes représentant un paysage romantique de mauvaise facture, achetées dans une droguerie, et il intitule ce qui est devenu une œuvre, par la grâce du dépôt de «vraie» peinture, «Pharmacie». Jeanne Suplugas, de même, n'hésite pas à utiliser le travail artisanal, la forme et la matière, leurs pouvoirs de suggestion, pour réinterroger ceux de l'art. L'art a renoncé depuis la modernité, à l'illusion, à la recherche de la perfection technique pour l'imitation conforme du réel ; pour signifier sa qualité, il est désigné depuis comme vrai ou juste par les connaisseurs, à la suite des philosophes et des historiens, et toujours valorisé comme authentique et sincère par ceux qui recherchent la facilité décorative sans plus d'intensité. La rupture entre artisanat et art est actée de longue date. Cela a permis notamment de libérer l'art du savoir faire traditionnel et de laisser la place à la prédominance du sens et de l'innovation. Le verre - hormis dans sa facture industrielle - n'a pas été utilisé par les artistes pendant des décennies, laissant ses capacités séductrices dans les mains des artisans d'art. Aujourd'hui de nombreux artistes, délivrés de ce qui s'était transformé en dogme, retrouvent les vertus de la matière pour la problématiser, ce qui permet aussi au travail artisanal et artistique de se retrouver pour explorer des formes et des pensées audacieuses.

Le verre est ce qui transmet par excellence la lumière, et sa transparence évoque l'idée de vérité. Dans une société trompeuse, par son économie même, l'art est-il l'incarnation d'une perception vraie et lucide, l'expression juste de l'esprit du temps ou bien son aura retrouvée, une concrétion fulgurante d'espace et de temps, selon les termes de Walter Benjamin, nous permet-elle de voir en un éclair ce qui est impossible à saisir dans la multitude ? Le ravissement intemporel qu'il nous propose naît-il alors de l'obscurité de nos manques et de notre insatiable besoin de nous extraire des scories de la vie par la grâce d'une adéquation parfaite entre une forme, une idée et une matière ? La force de l'art est-elle sa capacité à transcender son opposé, la banalité quotidienne, l'horreur économique, le vide mental, la confusion, la peur de la déchéance et de la mort ? Est ce que la beauté et sa puissance de séduction permet de dépasser les limites de nos réalités par l'intensification des sens ou bien nous enferme-t-elle dans l'illusion fugace qu'un produit mensonger, aussi attrayant qu'un anxiolytique, nous procure ?

« Graal » chatoie dans l'espace. Posée sur la surface de métal brillant, l'œuvre en verre accueille et réfracte la lumière comme un diamant. Opaque et transparente, elle scintille, tentatrice. Une présence incandescente et sibylline, où la beauté se dépose comme une clarté trouble.



# TIMOTHÉE TALARD

Souvent, chaque œuvre, chaque dessin, chaque toile n'est qu'un élément d'un sentiment, d'un sujet, qu'il tente de décortiquer, de transcender pour en offrir au spectateur une vision à la fois instinctive, évidente, et à la fois complexe et à double tranchant.

C'est ainsi qu'il alterne le plus souvent de séries en séries :

Portraits de mannequins aseptisés dans leur représentation esthétique à l'occasion de sa collaboration avec agnès b en 2010, dans l'exposition «Sommet de l'Évolution». Mais Timothée Talard ne peut en rester là. De ce qui lui est une commande qu'il s'approprie néanmoins en éludant justement le simple érotisme des corps de représentation, en représentation, dans cette série d'aquarelles, il y ajoute beaucoup d'autres dessins de boxeurs violents, de plongeurs acrobatiques, allégories de toxicos en descente, en lévitation psychédélique, de chutes de skateurs, de portraits de guns ou de gun sur la tempe, de gueules cassées, de sneakers de Nike, de cracheurs de molard et autre vomis... Talard traite ici de l'humain, dans ses excès, ses vices, ses déviances.

Le champ artistique de Timothée Talard est donc en perpétuelle évolution, dense, emprunt d'une réflexion sans concession sur des thématiques ou des préoccupations qui lui tiennent à cœur.

Si ses œuvres, son œuvre, ne cherche pas la séduction esthétisante, elle questionne, elle interroge. Sa contemporanéité est immédiate.

Si toute chose pouvait être envisagée, projetée mentalement comme une sphère, l'amour est une sphère, une table est une sphère, un bâtiment, un crâne, un sentiment, un événement... Tout est sphère et l'ensemble des « non artistes », majoritaires sur la planète, cet ensemble est d'un seul et même côté, spectateurs de ces sphères. L'artiste lui est situé de l'autre côté. Il en distingue d'autres facettes, d'autres angles, d'autres interprétations. La sphère reste sphère, sa définition peut rester la même. Mais l'artiste est celui qui nous en donne une perception différente. Timothée Talard n'impose pas de vision, il en propose de nouvelles.

Né en 1983, Timothée Talard vit et travaille à Marseille



**Menottes**, 2014  
aquarelle sur papier, 65 x 50 cm



**Nike Air Blue Small**, 2014  
aquarelle sur papier, 65 x 50 cm

# TOM DE PÉKIN

Tom de Pékin, vit et travail à Paris. Il travaille dans le dessin, la vidéo, le cinéma, la performance, l'art imprimé . En tant que militant, artiste, graphiste et réalisateur, il s'intéresse aux rapports, aux détournements graphiques, il met en exergue l'assignation de genre qui conditionne les différents aspect de la vie sociale et en détourne les codes visuels.

Ses films sont un prolongement de son travail graphique dans un milieu différent, qu'il s'agisse d'un dessin animé ou d'un film autour d'artistes vivants. Il travail actuellement sur la réalisation de plusieurs films en collaboration avec des chorégraphes, acteurs, chanteurs, performeurs, autour de l'œuvre d'Alfred Jarry «*Haldernablou*» qu'il a illustré.

Avec la série de dessin «*Poussinade*» Tom de Pekin poursuit une recherche qu'il avait commencé fin 2009 avec «*la Suite canine*» puis avec «*Haldernablou*», «*le lac sombre*», «*le soir la plage*»... sur le rapport que nous entretenons aux quotidiens avec les images actuelles ou d'archives croisées sur les réseaux sociaux.

«*Poussinade*» est la contraction du nom du peintre du 17e français Poussin (Nicolas) et du mot Promenade, lié à ses déambulations au musée du Louvre pendant les visites nocturnes.

Comme nous passons d'un cite internet à l'autre, d'une salle de musée à l'autre, dans les deux cas les images se proposent à notre regard. Comme pour l'ensemble de son travail il utilise les pratiques du sample et du remix, les paysages et scènes des tableaux rencontrent son univers fantasmé croisé sur les réseaux sociaux absorbés, le tout par les niveaux de gris.

Les dessins sont réalisés sur place pour «les décors», les œuvres sont sélectionnées pour leur thème autour du paysage extérieur ou intérieur, leur emplacement dans le musée, face à une banquette, ce choix est liée à la contemplation assise du paysage proposé par le musée au public. Les «scènes» sont choisis sur internet et rajoutés dans son atelier.

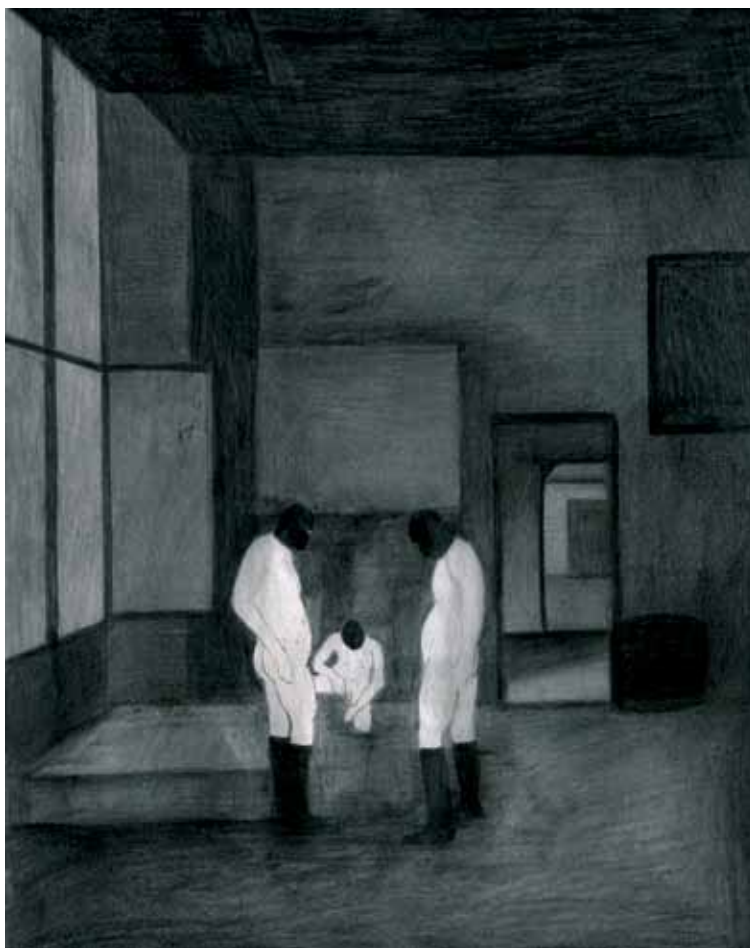
Il donne à voir une vie nocturne, fantasmée, mystérieuse, sexualisée des œuvres.



*Poussinade XVIII - «Solitude»*, Jan Van Kessel / Tom de Pekin  
oct 2014 . Musée du Louvre  
mine de plomb sur papier, 21 x 29,7 cm



*Poussinade XX, «Paysage avec paysanne sur un mulet»* - Jan Both / Tom de Pekin,  
oct 2014 . Musée du Louvre  
mine de plomb sur papier, 21 x 29,7 cm



*Poussinade XIV, «La buveuse»* - Pieter de Hooch / Tom de Pekin  
fev 2014 . Musée du Louvre  
mine de plomb sur papier, 29,7 x 42 cm